

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le Rhin monumental et pittoresque

Francfort à Constance

Stroobant, François

Bruxelles, 1860

Worms

[urn:nbn:de:bsz:31-54380](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-54380)

WORMS.

Autrefois, on allait à Spire par les bateaux du Rhin et l'on passait par Worms. On savourait lentement la douce poésie du fleuve. On voyait se dérouler les vastes horizons, les clochers se détacher par degrés des montagnes dont la cime se confondait avec la leur dans le brouillard du matin. Le chemin de fer a détruit en bonne partie ce charme du voyage. On ne contemple plus ni l'aurore ni le crépuscule. La plupart des voyageurs passent à côté des plus beaux sites; Worms autrefois était un pèlerinage; ce n'est plus aujourd'hui qu'une halte d'un instant sur le grand chemin de Mayence à Bâle.

Quelle étrange décadence ont subie ces historiques cités dont nous parcourons les débris! Ailleurs aussi nous trouvons des ruines; mais leur immensité même, leur irrésistible prestige atteste la grandeur du passé. Qu'est-il besoin de connaître l'histoire et de la chercher dans les livres pour comprendre Rome ou Venise, Bruges ou Arles? Chaque édifice, chaque pierre, dans ces lieux, vous parle de la gloire antique. On ressuscite autour de soi sans effort la puissance des peuples et des monarques. Les temples sans fidèles, les amphithéâtres sans spectateurs, les halles sans marchands, les beffrois muets sont autant de volumes où l'imagination relit les annales des siècles. Mais comment retrouver la gloire, la puissance, le bruit, l'éclat, là où rien ne subsiste, la vie dans le désert, les monuments dans le sable, l'orgueil d'autrefois dans le vide et dans le silence! Ainsi en est-il de Worms. Le voyageur vulgaire y verra une bourgade assez propre, vivant honnêtement du revenu que lui procurent ses fabriques de cigares et de toile cirée et ses treilles de Liebfrauenmilch. Worms, sans aucun doute, lui paraîtra bien plus agréable que Spire. Il y fera des affaires; il en sortira convaincu de la prospérité du grand duché de Hesse, de la bonhomie des habitants. Mais qui lui donnera le soupçon de l'histoire qu'il foule aux pieds? Pourtant il s'est passé là bien des choses mémorables: Ce village fut une ville impériale, avec trente mille habitants, quatorze églises et trois ponts sur le Rhin, le siège d'un archevêché, une cité sous les Romains, une capitale au moyen âge, le point central de tout un cycle de légendes. On a parlé de Worms comme on parle aujourd'hui de Paris ou de Londres, comme on parlait jadis de Corinthe

ou de Delphes. Ce village fut le point de mire de l'Europe; il a contenu les destinées du monde.

A peine avons-nous besoin de le dire : si Worms n'est plus rien aujourd'hui, la faute n'en est pas aux temps, mais à la conquête. Les Français ont passé par là au dix-septième siècle. Ils ont mis le feu à la ville, et, de cet amas de splendeurs, deux choses sont restées debout, singulier contraste, la cathédrale et la synagogue. Tout le reste a disparu dans les flammes, et le vent en a dispersé les cendres. Ça et là, toutefois, on rencontre encore quelque vieux débris d'un vase ou d'une statue dont le temps n'a pas réussi à détruire tout à fait le galbe élégant et précieux. Cette œuvre d'art est maçonnée dans le mur d'une baraque de mendiant, comme ailleurs la pierre sépulcrale de quelque haut seigneur sert à boucher un ignoble égout.

On trouverait difficilement ailleurs une pareille réunion de souvenirs. C'est de Worms que Siegfried, le héros des Niebelungen, est parti pour toutes ses campagnes : je crois même qu'il y est mort, ce chevalier qui fut l'Achille de l'Iliade germanique.

Avant Siegfried, César avait passé à Worms; après César, Charlemagne, et bien avant eux encore, des hôtes étranges venus de l'extrême Orient. Plus de cinq siècles avant Jésus-Christ, dit-on, des enfants d'Israël, partis de Jérusalem après la destruction du temple, étaient venus s'établir dans cet endroit de la vallée du Rhin, apportant avec eux dans leur besace la terre sainte sur laquelle ils bâtirent leurs demeures. Aujourd'hui encore, en Allemagne, les Juifs de Worms jouissent d'une haute réputation de piété. Dès le seizième siècle, à une époque où leurs pareils se courbaient sous le joug de la persécution, ils obtenaient des empereurs des privilèges exceptionnels.

Habiles autant que pieux, ils étaient parvenus à faire croire aux souverains qu'ils avaient blâmé la condamnation du Christ.

Au moyen âge, Worms servit de théâtre à des conciles, à des tournois, à des solennités sans nombre. Le pape et l'Empereur y signèrent le traité qui termina la querelle des investitures, et Martin Luther y défendit pour la première fois sa doctrine devant Charles-Quint et le conseil de l'Empire. On sait qu'il y vint muni d'un sauf-conduit du monarque. Ses amis l'avaient mis en garde contre les périls de son audacieuse entreprise. Mais le moine de Wittenberg eut confiance dans la parole du prince. « Y eût-il à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits, dit-il, j'irai et je parlerai. » Il alla et parla devant l'assemblée, comme Jean Huss devant le concile de Constance. L'Empereur respecta le sauf-conduit qu'il lui avait donné; mais il en exprima le regret plus tard, et l'histoire nous apprend que dans ses dernières instructions, datées du couvent de Yuste, Charles-Quint mit son fils en garde contre de telles erreurs de clémence.

Pendant les cent années qui suivirent cette époque, Worms fut une des grandes villes libres de l'Empire germanique. La guerre de trente ans et l'invasion française

amenèrent sa déchéance. Le fer et le feu y firent leur œuvre comme à Spire, et de tant de grandeurs il reste aujourd'hui, nous l'avons dit déjà, un bourg de huit mille habitants.

La cathédrale de Worms a subi d'étranges destinées. La première église, construite en 872, fut détruite par la foudre, puis rebâtie et détruite encore par les Normands au neuvième siècle. Recommencée de nouveau, vers l'an mil, par l'empereur Henri II, elle s'écroula en partie, et lorsqu'elle eut été définitivement réédifiée, vers la fin du douzième siècle, une de ses tours s'affaissa, entraînant dans sa chute une des chapelles latérales. Le reste de la construction devait être d'une solidité à toute épreuve, car les Français essayèrent en vain, en 1698, de la faire sauter. Tout au plus quelques lézardes s'y creusèrent-elles dans les murailles qu'elles sillonnent comme de larges balafres, sans en diminuer la vigueur.

Par suite des aventures qu'elle traversa, la cathédrale, primitivement conçue dans le style roman le plus pur, renferme quelques parties ogivales. L'une de ses tours appartient au style gothique du quinzième siècle, un de ses portails au gothique fleuri, tandis que le reste de l'édifice accuse l'époque la plus sévère et la plus classique de l'architecture byzantine. Le dessin principal de l'église est à peu près celui du munster de Spire, qui compte comme elle quatre clochers et deux absides. Seulement à Worms il n'y a point de portail de façade et le principal portail latéral est entièrement gothique. L'église de Worms nous semble, en outre, avoir un caractère plus imposant, plus naïf, plus franchement moyen âge. Ses tours sont rondes, tandis que celles de Spire sont carrées et leur aspect sévère, les étroites meurtrières dont elles sont percées ont permis à un critique allemand d'appeler très-exactement cette église une des citadelles du culte. En revanche les absides et les coupoles, avec leurs élégantes colonnades, leurs immenses verrières, présentent une physionomie dont la vétusté ne peut détruire la grâce. Le portail méridional du dôme est un vrai chef-d'œuvre de richesse et de goût. Sur le tympan du fronton qui surmonte le porche, on voit le Christ, Marie, saint Pierre, et un évêque agenouillé, qui doit être un des auteurs du monument. Dans les arcs latéraux de l'ogive, se dessinent d'un côté les quatre évangélistes, de l'autre les quatre principaux prophètes, le tout couronné par une figure de femme, coiffée d'une couronne murale et assise sur un animal fantastique dont les quatre pieds, empruntés au lion, à l'aigle, au bœuf et à l'homme, constituent les emblèmes de l'Église triomphante. Sur des pignons qui forment avant-corps on en remarque plusieurs autres qui représentent la vraie foi, le paganisme, le judaïsme et l'hérésie. La foi tient l'Évangile, le paganisme un sceptre brisé; Israël a un bandeau sur les yeux, l'Erreur agite des serpents. Abstraction faite de cet appendice ajouté au quinzième siècle, l'église présente un admirable modèle de l'architecture romane des premiers temps du moyen âge. Tel

est surtout le caractère de la cathédrale à l'intérieur. Ici aucun ornement parasite, aucun détail inutile ne distraît de l'imposante simplicité de l'ensemble. De chaque côté onze piliers carrés soutiennent les arcs élancés de la voûte et rien ne saurait rendre l'impression que produit l'austère nudité de cette immense élévation. Pourtant l'église n'a pas toujours été dépouillée d'ornements comme elle l'est aujourd'hui et l'on découvre encore çà et là des restes de figures byzantines du plus remarquable travail. Les deux figures monumentales de saint Pierre et de saint Paul ont conservé, malgré les ravages du temps, une physionomie imposante qui révèle le pinceau inspiré d'un maître. Un délicieux tabernacle gothique, quelques pierres tumulaires exhumées d'un couvent détruit et scellées dans les murs, tels sont, avec les stalles modernes du chœur et un orgue, que l'on dit d'une rare puissance, les détails intérieurs de ce temple qui dut être jadis un des plus somptueux de l'Allemagne.

Nous n'avons rien dit des abords de l'église, mais à défaut de rues opulentes elle a pour cadre un jardin superbe planté d'arbres séculaires et tapissé de riantes pelouses. Ce monument vénérable, ainsi placé au milieu de la nature éternellement jeune, se revêt d'un charme inexprimable, et saisit le voyageur quelque peu artiste, d'un de ces recueils salutaires qui prédisposent à la foi.

Cette même émotion nous l'avons éprouvée en visitant l'antique synagogue située à l'autre extrémité, dans le plus misérable quartier de la ville. Là, tout est bas et sombre, comme ici tout monte aux nues. Le temple est dans une cave; on y devine le culte d'une race opprimée, qui se cache, qui célèbre encore ses rites dans des catacombes. La synagogue est nue, ses voûtes surbaissées récrépiées à la chaux présentent un aspect misérable; les fenêtres sont de vrais soupiraux, grillés comme les lucarnes d'une prison. Peu de poésie toutefois dans ce réduit sur lequel ont passé près de dix siècles. Les tables de la loi enfermées dans le tabernacle ont six cents années d'usage. Dans une petite salle voisine du sanctuaire on montre un fauteuil de pierre qui rappelle le trône de Charlemagne dans la basilique d'Aix-la-Chapelle. Sur ce siège taillé dans le granit se sont succédé les prêtres de plus de trois cents générations.

Les catholiques de Worms ont fait preuve de moins de piété pour une autre relique qui s'écroule honteusement au milieu de leur cité. Nous voulons parler de la petite église de Saint-Paul dont la façade est un chef-d'œuvre du style roman, et qui tombe littéralement en poussière, tandis qu'un cloître voisin, ancienne maison capitulaire, sert de magasin de bois et de fagots. On se sent péniblement affecté lorsqu'on trouve une vieille voiture remise dans la sacristie de cette église remarquable, et que l'on découvre à côté du jubé une chapelle toute parée de fresques byzantines, dans laquelle se réunissaient les anciens chanoines de l'évêché, et qui n'est plus qu'un ignoble taudis où nichent les chauves-souris et les hiboux.

